

# edaho

Ces dernières années, Etienne Daho s'était séparé d'Arnold Turboust et de Frank Darcel, les complices de la première heure. Aujourd'hui, ils refont des émissions ensemble, histoire de prouver que l'amitié ne s'arrête pas quand les intérêts musicaux s'éloignent. Cela ne suffit pourtant pas pour prétendre que tout est comme avant. Etienne Daho a changé. Parce qu'en dix ans, tout le monde change. Mais aussi parce que le succès d'estime a fait place aux disques de platine et que la maturité a remplacé la spontanéité. Les questions ne sont plus pareilles. Et ses réponses, les dernières avant un grand silence, non plus. Etienne Daho a entretenu avec ses chansons des rapports particuliers qui expliquent aussi l'attachement quasi déraisonnable qui les lie au public. Chacun de ses quatre albums fut vital, entre l'amour fou et les larmes de bonheur. A chaque fois, il nous a dit que ce serait peut-être le dernier parce que la passion n'a pas forcément de suite. Il nous redit la même chose cette semaine. Et le son de sa voix est aussi sincère qu'hier. Mais il est plus difficile de le croire. La sortie juste avant les fêtes de la trilogie « double album live — livre de photos — vidéo » démontre que Daho est entré dans la « carrière », un mot qui lui faisait horreur. Pour se défendre, il rétorque : « C'est mon métier ». Il ne le dira pas, mais on sent qu'il a été blessé de se voir reprocher des calculs qui n'étaient que des coups de cœur, qu'il a cru éviter certaines contraintes avant de devoir s'y plier et qu'il a appris que, dorénavant, chaque geste devra être pesé. En sachant qu'on peut être une « star » et conserver de la noblesse...

**B**EAU-COUP ont ressenti l'album « Live ED » comme la fin d'une époque...

Etienne Daho. — C'est vrai, mais je ne veux pas que cette réflexion prenne un ton nostalgique. « Mythomane » reste mon plus mauvais album... alors, quand on vient me dire qu'on regrette cette période ! C'était il y a dix ans et à l'époque, il n'y avait pas grand monde pour trouver ça formidable. Je préfère de loin un album comme « Vies martiennes » qui est plus varié, bien arrangé et bien produit.

□ En général, un album live installe une « carrière » et c'est

## DEMAIN MIEUX QUE MOI

pourtant un mot que tu as toujours refusé.

E.D. — J'étais très fier du groupe qui m'accompagnait sur le « Tour martien ». Et puis le répertoire était idéal, une sorte de récapitulatif... J'aurais pu faire un live sur le « Satori Tour » qui a été une tournée bien plus médiatisée. Je cristallisais la presse comme un chef de file. J'étais très « hype ». Commercialement, l'opération aurait été très rentable. Mais la presse est dangereuse, j'ai porté beaucoup de drapeaux : yé-yé de service, le minet fan du Velvet Underground, le pape de la new french pop...

□ Tu as évité ces pièges de façon instinctive ou c'était le fruit d'une longue réflexion ?

E.D. — J'avais tellement de choses en moi qui devaient sortir que j'ai profité de chaque occasion pour dire ce que j'avais à dire, sans réfléchir pour savoir si c'était bien ou pas. Aujourd'hui, je réfléchis beaucoup plus, je me juge et je décide.

□ Comme cette absence volontaire des reprises de *Femme fatale* et de *Peggy Sue* sur le live ?

E.D. — Bien sûr. On peut me reprocher de les avoir écartées pour ne pas bouleverser le public « va-

riété ». Mais si je les avais incluses on m'aurait reproché d'utiliser les références pour m'octroyer un peu de crédibilité. Donc, quoi que je fasse, j'étais une cible. J'ai réfléchi et j'ai choisi la neutralité. Je n'ai plus envie d'utiliser les références. J'ai été très déçu qu'on puisse croire que je les utilise comme une stratégie de marketing alors que c'était une démarche pure et honnête. Moi, je me fous du rock. Il y a autant de crétiens dans le rock que dans la variété. Au moins, dans la variété, ils avancent à visage découvert...

**« Il n'y a plus de place pour ceux qui ont fait le lien entre rock et variété comme les Rita Mitsouko ou moi. »**

□ La scène musicale française vient de changer. Il y a un durcissement des extrêmes rock/variétés...

E.D. — ... en creusant un fossé au milieu. Il n'y a plus de place pour ceux qui ont fait le lien comme

les Rita Mitsouko ou moi. On rassemblerait deux choses, on était au sommet. Regarde Indochine qui se fait étaler partout parce que l'époque est réfractaire à ce genre de choses. J'ai été le choucho pendant trop longtemps. J'ai eu les gens du rock et ceux de la variété. C'est une subversion rarissime et c'est difficile à tenir. Il y a deux solutions : comme *Bashing* qui a fait des tubes avant d'adopter une ligne très dure ou comme les groupes anglo-saxons qui attendissent au format Top 50.

□ Et garder le cap te paraît impossible ?

E.D. — Oui, pour l'instant c'est difficile. Les Français n'ont pas inventé le rock alors ils en font des tonnes. Ils sont grotesques. Le problème des journalistes de rock français, c'est que ce sont des types de 40 balais, ex-babas, contre le succès. Ils se contentent de ce que les maisons de disques leur



donnent et ne vont pas voir ailleurs. Alors, ils se jettent tous sur les mêmes groupes, plus par facilité que par conviction. **Marc Seberg, Gamine et Noir Désir** sont les victimes des gens qui les ont placés trop haut dès le départ. Ces groupes n'ont pas le droit à l'erreur, alors ils sont balayés et remplacés par d'autres.

□ **On peut parler de tes collaborations avec Working Week et Arthur Baker ? Tu es satisfait des résultats ?**

E.D. — Non. On a une version de *Paris sans interdit* avec plein de guitares de Tox. Mais **Arthur Baker** a tout remixé et je n'ai pas reconnu la chanson qu'on avait enregistrée. En plus, il y a plein d'erreurs sur la pochette. Il n'a rien compris à l'esprit du titre et de ce qu'on voulait y mettre. Chez **Working Week**, c'est la filiale **The Gist, Week-end** qui m'intéressait. La maquette ressemblait à un truc new-age et j'aime bien m'extraire de mes clichés, donc j'ai accepté. Mais la chanson n'était pas dans ma tonalité et je n'ai pas été invité au mixage. Je ne referai plus ce genre de choses à moins d'y être investi à 50/50.

□ **Ces duos étaient une façon détournée d'aborder le marché anglais dans la foulée du concert au Marquee ?**

E.D. — Si j'avais eu envie d'un gros coup de pub, je n'aurais pas choisi **Working Week**. On m'a proposé des dizaines de duos au Japon. Même en Angleterre. Mais si ça doit marcher, je pense que ce n'est pas par le truchement d'une collaboration qui ne sert qu'à flatter le public. Je n'attendais rien de l'Angleterre. J'y ai posé un ortiel et c'est tout. La sortie de « **Vies martiennes** » en G.-B. me permet simplement d'y aller pour donner un petit concert, de rencontrer des gens, de voyager, de progresser. On va sortir un « **Best of** » dans les pays d'Europe non francophones. On va faire une tournée des clubs en septembre. C'est ma véritable façon d'évoluer et d'exister sans chercher une rentabilité immédiate.

□ **Après Elli, Farel, Dani, les Max Valentins, Bill Pritchard, Mercedes Audras, Daniel Darc..., tu sembles vouloir ralentir la dispersion de tes activités de producteur...**

E.D. — Je viens de terminer l'album des **Max Valentins**. Il sort fin avril. J'ai un grand projet avec une chanteuse française et un autre avec une anglaise. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait, mais je ne suis pas satisfait de tout. **Farel**, ce n'est pas un épisode marquant. **Dani**, j'en étais très fier, mais commercialement ce fut un échec. Pour l'instant, elle prépare un album avec des chansons d'**Arno**. Avec **Bill Pritchard**, on a fait un

superbe travail, mais je lui ai trouvé moins d'affinités personnelles que je ne pensais. J'ai aimé travailler avec **Daniel Darc**, mais en studio, tu dois être son papa, sa maman, le faire sauter sur tes genoux, le rassurer, l'encourager... J'ai refusé de faire l'album parce que je n'aurais pas pu tenir la distance. J'adore pourtant ses maquettes, mais je ne veux plus être le seul à porter une histoire...

□ **Arnold Turboust a été affecté par l'échec de son album ?**

E.D. — La catastrophe, c'est qu'*Adalète* a été un tube. Sa firme de disques l'a classé dans le peloton des artistes Top 50 dont on attend qu'ils fassent des tubes et rien d'autre. Mais il devrait faire des albums instrumentaux sur un petit la-

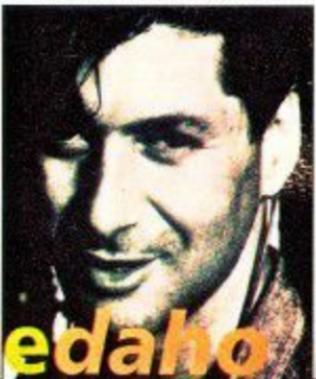
**« Il faut que je me fasse oublier. Je n'entrerai pas en studio cette année. »**

bel indépendant, sans contraintes. Il pourrait faire une carrière à la **Brian Eno**. On m'avait proposé de produire **Jean-Claude Vannier**, mais je n'avais pas le temps, alors j'ai refilé le contact à **Arnold**, mais ils ne se sont pas entendus. J'aimerais bien monter un groupe avec **Arnold**.

□ **L'autre soir chez Drucker (pour une reprise de Poinareff),**

## CONCOURS

Nous avons dix exemplaires de l'album photos de **Frédérique Veysset** consacré à **Etienne Daho** (« **E. Daho** dans tous ses états » aux **Humanoïdes associés/Marabout**) pour vous. La photo illustrant cet article est d'ailleurs tirée de cet ouvrage élégant et qu'il ne semble plus très simple de trouver en librairie en raison d'un succès aussi inattendu qu'incontestable. Pour participer au tirage au sort qui déterminera les gagnants, envoyez-nous une simple carte postale adressée à **CONCOURS ETIENNE DAHO**, Boîte postale 44, Saint-Gilles BR 1, 1060 Bruxelles. ■



j'ai été étonné de revoir **Frank Darcel** à tes côtés...

E.D. — C'était un grand moment. **Darcel**, **Turboust** et moi, on a essayé de nous monter les uns contre les autres. On avait envie de se retrouver sur un plateau de télé à 20 h 30 pour que ça fasse du bruit et que ça ferme la gueule à ceux qui préféreraient nous voir fâchés. J'aimerais que **Frank** enregistre un mini-lp sur mon label, **Cuppy**.

□ **Ça t'inspire quoi de retrouver presque toute l'équipe qui a enregistré « Vies martiennes » aux commandes de l'album de Michel Polnareff ?**

E.D. — J'en veux un peu à **Ben Rogan** (le producteur de « **Pour nos vies martiennes** »)... C'est moi qui avais trouvé tous les musiciens, j'avais constitué une équipe. On est parti en tournée et c'est devenu une famille. Et puis, **Ben** les emmène ailleurs comme un team clé sur porte, du prêt à jouer... Ça m'a déçu. Et il recrée encore la formule pour l'album d'**Axel Bauer**.

□ **On t'a reproché une auto-satisfaction un peu facile et complaisante à cause du bouquin et du film qui ont accompagné le live...**

E.D. — J'ai réfléchi avant de le faire. Le film n'a rien de commercial. La vidéo du concert se serait mieux vendue que le film, mais j'avais envie de le faire. Il est destiné à rester à côté de mes albums, c'est un plus, il n'est pas inutile. C'est pareil pour le bouquin. Une bio pleine d'anecdotes et de photos personnelles se serait mieux vendue que ce bouquin. Mais c'est un témoignage. Il montre un autre côté de moi que l'image glacée qui a accompagné la tournée.

□ **La chanson extraite du film, Un homme à la mer, va sortir en single ?**

E.D. — Ça ne sortira pas. J'aime beaucoup la chanson et sa version définitive, mais il faut que je me fasse un peu oublier pour l'instant.

□ **Tu comptes entrer en studio cette année ?**

E.D. — Non.

□ **Ça te fait quel effet de savoir que, quoi qu'il arrive, tu as déjà marqué l'Histoire de la musique populaire en France dans les années '80 ?**

E.D. — Ça existe, mais je vois ça de très loin. C'est plus une constatation qu'une autosatisfaction. Parfois je me dis que je suis trop vieux pour continuer. C'est pour ça que j'avais pensé à la production. Mais je dois continuer et me trouver plus d'épaisseur... Je dois encore progresser ; si je ne le fais pas, je vivrai éternellement avec des regrets... Le prochain disque sera plus épais... ou bien il n'y en aura pas... ■

Photos : F. Veysset.

Rudy Léonet.